



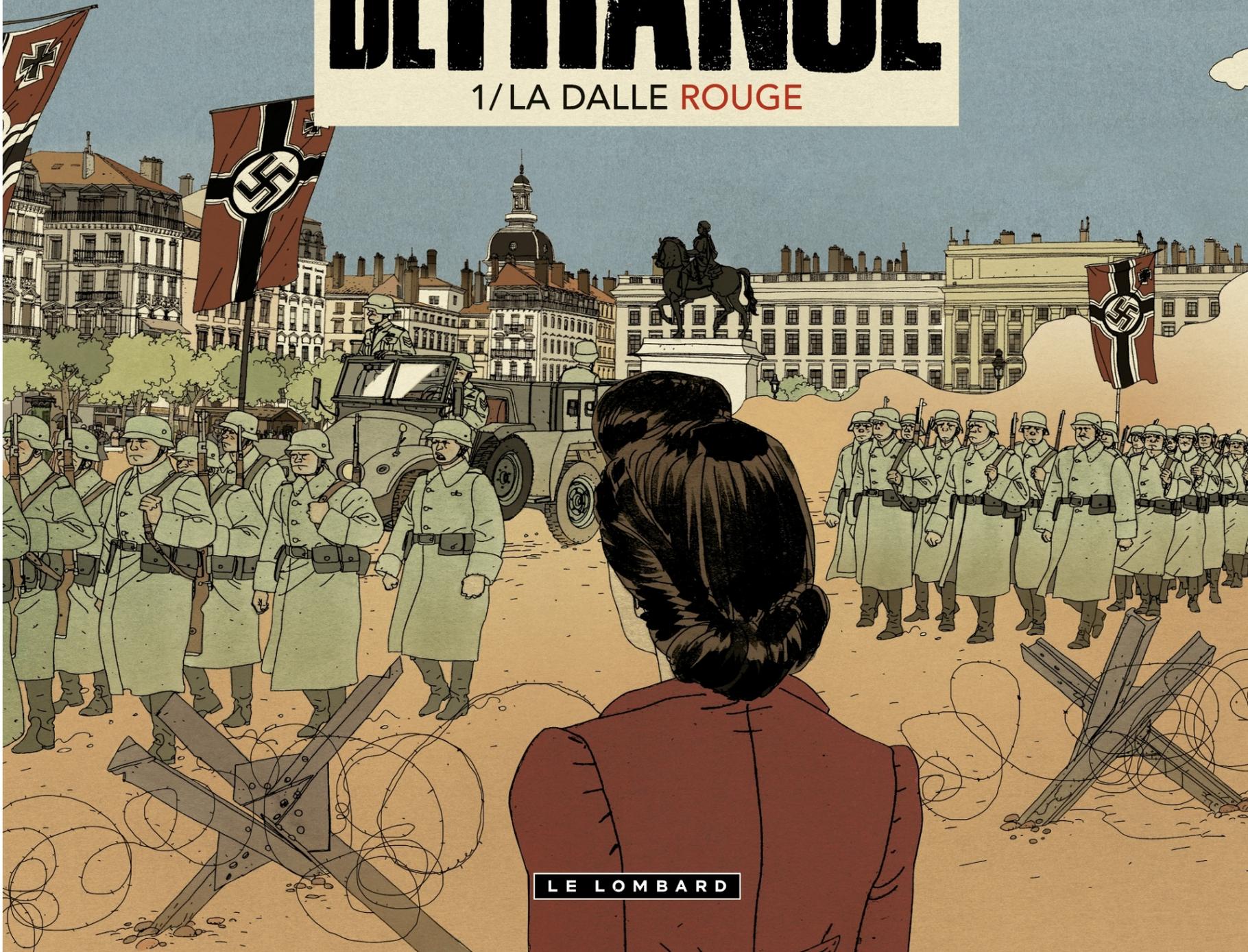
MICHEL ONFRAY

THOMAS KOTLAREK

JEF

UNE HISTOIRE DE FRANCE

1/LA DALLE ROUGE



LE LOMBARD

**UNE HISTOIRE
DE FRANCE**

AVANT-PROPOS

THOMAS KOTLAREK ET JEF : *Nous connaissons vos livres depuis plusieurs années et avons écouté vos cycles de conférences sur la philosophie, mais c'est peut-être la phrase suivante qui déclencha en nous le désir de vous rencontrer : "Nous récoltons nationalement ce que nous semons internationalement." Cette déclaration publique vous valut bien des anathèmes dans les mass-médias après les attentats du 13 novembre 2015. La France vit aujourd'hui dans une sorte d'état d'urgence permanent. Elle est profondément divisée et le désarroi politique n'a jamais été aussi flagrant. Pour nous, auteur et dessinateur, qui demeurons prompts à donner du sens à nos créations artisanales, votre aphorisme revêtait aussi cette signification que vous appeliez de vos vœux : toute chose est un effet de causes qu'il faut chercher.*

MICHEL ONFRAY : Le nietzschéen que je suis oppose la "moraline" à la "généalogie", deux concepts de Nietzsche. La moraline est un mot construit avec un suffixe qui renvoie à une substance toxique et caractérise le recours excessif à la morale quand la morale est morte. Parler aujourd'hui de morale fait rire alors que le catéchisme dominant concernant les marges — femmes, handicapés, LGBT, non-Blancs, musulmans, etc. — est totalement soumis au moralisme des ligues de vertu. Cette moraline infecte tout et contraint à tout considérer en termes de bien et de mal. Le "terrorisme" : c'est mal. Point, à la ligne. Si l'on procède en généalogiste, le problème n'est pas de savoir si c'est bien ou mal, mais de poser une autre question : "D'où cela vient-il ?" La moraline débouche sur les bougies et les peluches, les slogans écrits au feutre et les vers de mirliton, les marches blanches et les "Je suis" ceci ou cela — Charlie ou Strasbourg. Je ne suis pas sur le terrain de la moraline, mais sur celui de la généalogie. Ma question est en effet : "Qu'est-ce qui explique qu'un jour deux jeunes musulmans égorgeront un prêtre pendant la messe au nom de l'islam ?"

T. K. ET J. : *Lors de notre première rencontre au Café Mancel, à Caen, le 11 octobre 2016, nous nous sommes rapidement mis d'accord pour imaginer un récit susceptible de fournir aux lecteurs de bandes dessinées une réponse originale à la question : "Comment en sommes-nous arrivés là ?"*

Au fil de la discussion se sont peu à peu dessinés des personnages aux comportements paradoxaux, des girouettes, des opportunistes à travers lesquels nous pouvions exprimer les raisons de notre colère.

Comme nous partagions un intérêt pour le roman social (vous aviez évoqué votre affection pour Les Thibault de Roger Martin du Gard), l'histoire s'est étoffée au gré de nos entretiens pour devenir la promesse de fresque romanesque qu'elle est aujourd'hui. À partir de là, vous nous avez laissés donner libre cours à notre imagination pour inscrire le récit et son intrigue contemporaine dans la ville de Lyon (qui est la nôtre), et nous vous en remercions. Pour commencer ce court entretien, nous étions curieux de savoir si un élément en particulier, lors de nos premiers contacts, motiva votre confiance à notre égard.

M.O. : Il manque en effet des projets avec du souffle dans l'art. Songez à Michel-Ange en peinture, à Wagner en musique, à Zola ou Balzac en littérature... J'aime les grandes fresques épiques, et il m'a semblé qu'il y avait matière à œuvre en prenant la suite de Martin du Gard avec une BD : l'après-Seconde Guerre mondiale, la Libération, l'épuration, Hiroshima, la guerre froide,

le stalinisme, la décolonisation, le maoïsme, Mai 68, la fin du gaullisme, la trahison de la gauche par Mitterrand en 1983, la dilution de la France dans l'État maastrichtien libéral en 1992. Tout ceci est à mettre en relation afin de comprendre pourquoi il y a aujourd'hui du terrorisme islamique.

Ma confiance est venue en présence de votre ardeur et de votre détermination à prendre les choses à bras-le-corps...

T. K. ET J. : *Si les personnages de fiction que nous avons inventés s'inspirent de personnalités existantes (nous laissons le soin au lecteur de trouver lesquelles), ils sont plongés au cœur d'événements historiques réels, bien que parfois méconnus du grand public. Nous avons tenu à saupoudrer ce mélange d'un ton satirique cher à notre conception de la bande dessinée. Selon vous, en quoi l'humour et le mélange des genres peuvent-ils aider à penser notre situation actuelle ?*

M.O. : Je n'aime pas qu'on fasse violence à la vérité historique. Je consens à ce que deux ou trois personnages servent à en créer un troisième, mais pas qu'on fasse dire à une figure connue des choses qu'elle n'aurait pas dites. Certaines figures individuelles et particulières ont été emblématiques de l'époque car elles ont été les éponges du temps. Il y eut des pétainistes en 40 qui devinrent gaullistes en 44 et staliniens dans les années 50. De même, après cette génération, il y eut des soixante-huitards qui devinrent lacaniens, maoïstes, puis sociaux-libéraux, enfin catholiques romains — voyez Sollers par exemple, j'ai connu l'un de ses clones quand j'étais étudiant à l'université de Caen... Cette intelligentsia mérite, pour le moins, un traitement ironique ou humoristique...

T. K. ET J. : *L'adage est connu : "L'Histoire est toujours écrite par les vainqueurs." Dans quelle mesure cette assertion vous paraît-elle encore d'actualité, et comment pouvons-nous à l'avenir espérer la faire mentir ?*

M.O. : Les soixante-huitards sont en effet les vainqueurs et ils ont écrit l'Histoire. Le gauchisme culturel a fait ensuite la loi, y compris dans la droite giscardienne, chiraquienne, sarkozyste. Mais le mouvement des Gilets jaunes est en train d'en finir avec Mai 68 et son idéologie plus soucieuse des marges, analysées par Deleuze et Foucault, ou bien Hocquenghem — fous, schizophrènes, homosexuels, hermaphrodites, immigrés... —, que d'un prolétariat old school que les intellectuels avaient abandonné et qui réapparaît vêtu de jaune sur les ronds-points. Je crois que votre travail gagnerait à aller jusqu'aux Gilets jaunes...

T. K. ET J. : *Quand nous vous voyons interviewé sur les plateaux de télé parisiens, il nous revient parfois cette phrase de Le Clézio : "Je suis tellement en colère que je suis calme." À votre avis, que faut-il faire de nos propres colères contre les institutions corrompues et ceux qui les dirigent ?*

M.O. : Les dire clairement, simplement, ne pas se contenter de la moraline mais en faire la généalogie. Vous tomberez inmanquablement sur l'Europe maastrichtienne qui est le moteur négatif de ce qui remonte à la surface ces temps-ci : un peuple oublié, méprisé, bafoué, insulté, exploité qui fait enfin savoir qu'il en a assez. Il faut pour l'heure accompagner ce mouvement tout en ignorant vers quoi il va... Je reste proudhonien et je ne crois pas inutile de défendre ces temps-ci les idées du communalisme libertaire, de l'autogestion et du girondisme.

T. K. ET J. : *Nous avons aussi besoin de quelques figures salvatrices dans notre récit, et il se trouve qu'Albert Camus a passé du temps à Lyon pendant l'Occupation. Il nous paraissait alors évident d'évoquer sa présence dans la narration ainsi que l'influence bénéfique de ses écrits. Pour vous qui avez étudié sa vie et son œuvre (cf. L'ordre Libertaire : La vie philosophique d'Albert Camus, Flammarion, 2011), quels enseignements principaux peut-on en retirer aujourd'hui ?*

M.O. : Attention à ne pas faire dire ou faire faire à Camus ce qu'il n'a pas dit ou fait... Je suis chatouilleux sur ce sujet...

Ce que l'on peut retenir de Camus ? Que mener une vie philosophique libertaire dans un monde qui ne reconnaît que l'autorité, la discipline, la hiérarchie, la violence, la force, n'est pas une partie de plaisir, mais qu'il faut pourtant mener ce combat. Camus fut seul mais il était dans le vrai. Tous ceux qui ont été dans le vrai, je songe à Nietzsche, ont également connu la solitude. Camus a montré qu'en dehors du vieux catéchisme anarchiste qui possède encore quelques dévots, on pouvait être libertaire autrement : avec son siècle. Au XXI^e, il nous faut inventer à nouveau une nouvelle formule.

T. K. ET J. : *Nous avons choisi d'ouvrir le tome 1 sur l' "hapax existentiel" de l'un des protagonistes (le jeune Romain vit deux scènes humiliantes suivies d'une révélation). Pouvez-vous éclairer nos lecteurs sur la définition personnelle que vous avez de cette notion ?*

M.O. : Ce concept relève chez moi d'une époque où je croyais, sous l'influence de Deleuze, j'avais une trentaine d'années, qu'un philosophe devait créer des concepts... J'en suis revenu car c'est à la portée du premier créateur de néologismes venu et ça rend confus ce que l'on doit rendre clair. La preuve : vous devez me demander ce que je veux dire par là... J'ai emprunté le mot "hapax" à la linguistique. Il désigne un mot n'ayant qu'une seule occurrence. Un hapax existentiel est donc ce qui n'arrive qu'une fois dans une existence mais l'engage dans une direction particulière en produisant des effets dans la vie — un deuil, un traumatisme, une maladie, une souffrance. Pour Camus, ce furent la mort de son père et le legs intellectuel du refus de toute peine de mort associé à l'idée qu'un homme s'empêche de souscrire au mal.

T. K. ET J. : *Le personnage principal, l'avocat Franck Pirondélis, est aussi le prisme à travers lequel l'histoire est contée. Nous pensons en effet que cette profession est aux avant-postes de l'observation du système. Que pensez-vous de la judiciarisation galopante à laquelle nous assistons en ce début de siècle ? Peut-on accepter son application comme un mal nécessaire ?*

M.O. : Toute justice a toujours été politique. La contamination du gauchisme culturel à la totalité des sphères idéologiques n'a pas épargné les tribunaux. Le "Mur des cons" témoigne que la justice peut être franchement une justice politique, une justice de classe, mais dans l'inversion de ce qu'elle fut à l'époque des maîtres de forge. Fillon a eu plus de problèmes avec la justice lors des présidentielles que Macron ou Mélenchon dont les dossiers étaient également chargés, si l'on en croit ce qui a été rapporté dans *Le Canard enchaîné*... Tel ou tel Gilet jaune en a pris plus pour beaucoup moins qu'un caïd (bien connu des services de police, comme on dit...) des territoires perdus de la République. Les juges sont nécessaires bien sûr, tant qu'ils disent le juste et pas seulement le droit.

T. K. ET J. : *Dans cette série, il sera question de justice, de guerre des images, de propagande, de terrorisme mais aussi de relations humaines, de transmission, d'engagement et d'amour. En 1997, vous écriviez : "Le désenchantement du monde structure la religion nihiliste de notre époque" (Politique du rebelle, Grasset). Décelez-vous aujourd'hui des brèches dans ce nihilisme qui perdure ?*

M.O. : Non. Lorsque vous diagnostiquez une maladie mortelle, chez un être ou dans une civilisation, c'est tout comme, tout ce qui pourrait paraître comme un signe d'amélioration n'est qu'un chant du cygne... J'ai le sens du tragique et je sais que l'optimisme se double souvent d'un manque de lucidité. Je regarde avec intérêt le mouvement des Gilets jaunes, mais je connais les leçons de l'Histoire et je sais qu'il est dans la nature des jacqueries libertaires d'être étouffées, réprimées ou récupérées.

T. K. ET J. : *Une Histoire de France s'adresse à un public adulte et/ou au moins averti, qui comprendra, nous l'espérons, que nous ne sommes pas des historiens. Nous assumons notre côté "sales gosses" (pour reprendre le titre d'une BD de Wolinski) car la bande dessinée renvoie toujours au souvenir de l'enfance, de son innocence comme de sa cruauté. Néanmoins, cela peut poser la question de notre légitimité à nous emparer de l'Histoire. Si vous deviez vous faire notre avocat, comment nous défendriez-vous ?*

M.O. : Vous êtes probablement plus historiens que tel qui pérorer du haut d'une chaire au Collège de France en débitant en tranches les articles du catéchisme du politiquement correct de l'époque ! Je songe à Patrick Boucheron et à son équipe de 122 collaborateurs à l'origine d'une *Histoire mondiale de la France* qui témoigne qu'il est heureux que l'Histoire ne soit pas laissée aux mains des officiels de l'institution...

T. K. ET J. : *Nous ne sommes qu'au début de cette nouvelle épopée. Si le premier tome revisite l'époque 39-45, le deuxième tome se penchera sur certains événements de Mai 68, la construction en flashback nous permettant de rester constamment en lien avec notre temps. Gageons que la suite saura étonner nos lecteurs ! En attendant, comment expliquez-vous la relation passionnée que les Français entretiennent avec leur passé politique, sachant que naissent de ce dernier la plupart de leurs divergences ? La division est-elle une conséquence inéluctable de l'atomisation de notre société où le désir est roi ?*

M.O. : La France est un vieux pays, les Français un vieux peuple. Depuis des années, l'Histoire est dans la ligne de mire des libéraux de droite et de gauche qui, à l'aide de l'État maastrichtien pour lequel ils professent un grand nationalisme à l'exclusion de tout autre qui se trouve criminalisé intellectuellement, entendent abolir les frontières afin de réaliser un grand marché dans lequel le droit du travail sera un vieux souvenir... L'Histoire, la vraie, par l'idéologie du moment, les Français le sentent ou le savent, est l'occasion d'une résistance. Orwell, qui a bien analysé les mécanismes de la dictature, a montré combien l'abolition du passé, donc de l'Histoire qui le raconte, était l'entreprise de prédilection des régimes tyranniques.

T. K. ET J. : *Merci pour vos réponses, et pour tout le temps passé ensemble.*